

« Savoir y faire » avec le maternel ¹

Jean-Pier Lebrun

Dans nos milieux, d'aucuns parlent de « déclin du Père dans le social » - à ne pas aussitôt pour autant assimiler à un déclinisme - et Moustapha Safouan dans un ouvrage récent, évoque la possibilité d'une « fin de la civilisation œdipienne » ; Lacan, quant à lui, écrivait dès 1960 que « l'Œdipe (pourtant) ne saurait tenir indéfiniment l'affiche... ² ». Tout cela pour faire entendre que le mythe œdipien se trouve aujourd'hui remis en question, ce qui n'implique pas pour autant que ce soit sa structure qui soit devenue obsolète. C'est en effet « un des seuls points – avec l'argent, comme l'avait recueilli Glover - sur lequel tous les psychanalystes sont d'accord », c'est qu'un travail de séparation doit avoir lieu entre l'enfant et la mère.

Avec l'œuvre de Lacan, et plus spécifiquement avec son « invention de l'objet *a* », nous disposons de quoi traverser cette fin de civilisation œdipienne, simplement parce qu'avec son objet *a*, c'est la perte réelle qu'implique le seul fait d'être parlant qui est visée: castration réelle dès lors plutôt que seulement symbolique, prise en compte d'un impossible là où venait à sévir un interdit.

Dans son ouvrage *L'inconscient réinventé*, Colette Soler écrit à ce propos : *Lacan, à partir des années 60, construit sa théorie de l'objet a et de la castration sans recours au père. (...) La soustraction première qui découpe l'objet a est un effet de langage qui ne doit rien au père et tout à l'entrée du sujet naturel dans le langage et à la mise en fonction de ses traits unaires. La jouissance limitée, qu'à cet égard on pourrait dire châtrée du parlant, n'est l'effet d'aucun interdit (...). La castration n'est pas un mythe, mais un os, soit un réel qui ne doit rien au père fouettard. Le père n'est pas l'agent de la castration*³.

La dernière formule est certes quelque peu excessive, nous y reviendrons, mais le propos fait néanmoins bien entendre que c'est via ce mythe du père (tant celui de l'Œdipe que celui de Totem et tabou) que la limite intrinsèque au langage – la castration primaire – qui elle n'est pas un mythe, a

¹ Intervention faite à Nancy le 11 juin 2016 dans le cadre d'une journée organisée par le groupe ALI de Nancy, consacrée à « Le 'savoir y faire' du psychanalyste ».

² J. LACAN, *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 813.

³ C. SOLER, *L'inconscient réinventé*, PUF, 2009, p. 159.

été transmise pendant des siècles.

Mais voilà, puisqu'aujourd'hui ce n'est plus le cas, cela nous contraint à prendre la mesure de ce que c'est bien dans le rapport premier à la mère, autrement dit hors père, que se joue cette perte: *l'enfant peut bien être objet de désir, il vient au monde d'abord comme objet de jouissance: un bout de chair vivante qui apparaît dans le réel, comme le répondant de ce que la mère a perdu originellement du fait d'être parlant.*⁴

Autrement dit, on pourrait avancer qu'une mère, par définition, possède un objet *a* dans son ventre et que c'est précisément à cet endroit que devra venir s'inscrire la perte. Perte première en quelque sorte qui conditionnera la seconde. Castration réelle nécessaire à la castration symbolique. Castration réelle qui est à charge de la mère car comme l'a écrit Lacan, *l'enfant dans le rapport duel à la mère lui donne, immédiatement accessible, ce qui manque au sujet masculin : l'objet même de son existence, apparaissant dans le réel*⁵.

Nous avons donc ici, grâce à Lacan, à la fois la prise en compte d'une spécificité maternelle en même temps que la possibilité d'objecter à la tombée en désuétude du père. Mais ceci ne signifie pas que cela apparaisse comme allant aussitôt de soi pour tout le monde. Et il s'agit bien pour nous cliniciens, d'entendre les difficultés dans lesquelles le déclin du père continue à mettre de nombreux sujets. Ceci entraîne en effet pour beaucoup d'entre eux, l'ébranlement de leurs repères pour la tâche à accomplir, et donc une véritable panne dans la transmission, voire un important désarroi, ce qui n'implique nullement de croire pouvoir – encore moins vouloir - restaurer le modèle d'hier mais qui nous contraint bien plutôt à tenter d'articuler comment dans un tel nouveau contexte, il s'avère encore possible de prendre en compte et surtout de transmettre ce qu'exige le statut d'être parlant.

Dans l'enseignement de Charles Melman, à plusieurs reprises, il oppose un mode maternel de transmission qui passerait par une donation contrairement au mode paternel qui, lui, passerait par un retranchement, un sacrifice. On voit bien pourquoi il pense alors pouvoir évoquer dans le contexte actuel un matriarcat. Simplement parce que prévaudrait désormais le seul fonctionnement de la mère par donation suite au déclin du père.

Mais la question que pose cette lecture, c'est qu'elle reste en deçà de ce que Camille Froidevaux-Metterie, enseignante en science politique, a appelé *la déssexualisation du vivre ensemble* à laquelle il nous faut bien constater que

⁴ C. Soler, *La mère, majuscule*

⁵ J. LACAN, *Note sur l'enfant*, Autres écrits, Seuil, p. 374.

nous sommes aujourd'hui irréductiblement entraînés⁶.

La thèse du matriarcat – qui peut certainement rendre compte de certains traits cliniques d'aujourd'hui – ne peut dès lors pas être généralisée car elle fait l'impasse sur le fait qu'il s'agit désormais que chacun des parents assume ce qui était hier fonction répartie entre fonction respectivement maternelle et paternelle. Et que l'élément nouveau, c'est (entre autres) cette déssexualisation des rôles parentaux et qu'en ce cas, il s'agit bien de réinterpréter la fonction de la mère puisque c'est même souvent elle – pour autant qu'on ne la confine pas au biologique et à la donation - qui soutient - ou devrait soutenir - les deux positions, pas seulement de par sa division entre mère et femme, mais bien plutôt du fait qu'elle est déterminée par sa fonction de mère mais tout autant par l'être parlant qu'elle est – ainsi que Freud l'indique : *ne perdons pas de vue que (...) chaque femme peut être aussi un être humain*⁷-, ce qui implique une « abnégation » ainsi que l'évoquait souvent et à plusieurs reprises Jean Bergès⁸.

S'ajoute à cela que les anthropologues rétorquent à Melman qu'il n'y a jamais eu de matriarcat, car dès qu'il y a société humaine, nous sommes dans l'au-delà du soi-disant matriarcat, simplement parce que pour pouvoir être nommé comme tel, il faut déjà que le « principe paternel » comme principe langagier soit à l'œuvre.

D'ailleurs le plus paradoxal, c'est que Melman, d'une autre façon, consent à prendre cela en compte, et particulièrement lorsqu'il se laisse enseigner par la clinique. Ainsi, dans une conférence adressée à ceux qui s'occupent de toxicomanie, il énonce : (c'est moi qui souligne):

Il y a une étape dans la vie du jeune enfant, dans les premiers mois qui suivent sa naissance, une étape que nous n'avons pas encore parfaitement étudiée. Cette étape est celle où la jouissance de type organique qu'il éprouve dans sa relation à sa mère se trouve entrer en conflit avec ce que vient introduire chez lui sa participation à l'ordre du langage, et dont nous savons que cela intervient très tôt chez le jeune enfant, et sans doute déjà dans la vie intra-fœtale sensible aux modulations et aux rythmes vocaux, ça, c'est avéré. Donc, la manière dont cette jouissance de type organique entre en conflit avec ce que met en place sa participation à l'ordre du langage et qui implique une renonciation à la jouissance première éprouvée, et dont nous savons qu'elle est supportée par la mère. Il y a là un type de conflit qui est observable chez le nourrisson, entre ce qui est chez lui la tension provoquée par le trop-plein de la générosité maternelle (...) et la crainte d'une introduction à un manque qui serait absolu (...) Cela a été perçu par Freud avec sa fameuse histoire du For-Da, de la bobine... S'il est vrai que

⁶ C. FROIDEVAUX-METTERIE, *La révolution du féminin*, Gallimard 2015.

⁷ S. FREUD, La féminité in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard 1984, p. 181.

⁸ J. BERGES, *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse*, Poche-Erès 2016.

l'introduction à la dimension de la jouissance peut ainsi procéder par une double voie, quitte à ce qu'elle soit en conflit durant les tous premiers mois de la vie, on conçoit très bien qu'un adulte puisse se trouver régulièrement sensible au fait qu'il puisse éventuellement permuter, voire même, bien entendu, estimer que la relation directe à l'objet, l'introduction immédiate par l'organisme à la jouissance est une façon, non seulement bien plus directe que le compliqué passage par l'ordre du signifiant mais que, en plus, c'est une participation justement à ce mode de jouissance, ce que Lacan a appelé le « plus-de-jouir », que justement l'introduction à l'ordre du langage amène à mettre à distance. Il y aurait donc un progrès à retrouver ce qui a pu se passer, et au détriment de ses complications inutiles, superflues, compliquées, aléatoires, que constitue le passage par l'ordre du langage, surtout, lorsqu'il n'y a pas eu de référent habituellement incarné par la figure paternelle... lorsqu'il n'y a pas eu de référent pour venir transformer en loi ce qui est primitivement un dispositif purement organique⁹.

Je relève d'abord que Melman poursuit sa méconnaissance de la déssexualisation. Il fait porter à la mère la plénitude de la satisfaction et rend compte d'une rivalité conflictuelle entre celle-ci et la satisfaction limitée qu'implique le langage, introduite hier mythiquement par le père. La thèse est néanmoins forte : il y a des sujets qui restent dans la compétition entre ces deux jouissances.

En revanche, le fait qu'il se réfère à « une jouissance de type organique » - puisque cela ne la concerne que « elle » - vient donner tout son poids à la nécessité de l'intervention maternelle eu égard à la perte réelle qu'exige l'introduction du Symbolique comme registre spécifiquement humain.

En effet, c'est bien à la charge de la mère d'anticiper que l'enfant – celui-ci étant déjà contraint de par sa seule neurophysiologie pendant la grossesse à être sensible à la musique des mots, à la prosodie de la mère – doive renoncer à ladite jouissance organique ; elle le fait en traitant le « besoin » de l'enfant comme « pulsion », c'est-à-dire en introduisant d'emblée la négativité dans la façon dont elle répond aux besoins de l'enfant (Kristeva : *le négatif habite d'emblée la passion maternelle*).

Ceci met bien en évidence qu'il y a toujours nécessité pour mettre en place l'appareil langagier, pour nouer le corps au langage, d'une « négativisation de jouissance ». Cette perte originelle – non pas « manque » mais « perte réelle dans le réel » - signant l'impossible de la jouissance absolue – au titre de chacun (Œdipe) comme du collectif (Père de la horde) – a été mythiquement identifiée chez Freud comme liée au Père alors qu'avec Lacan, nous savons qu'elle est conséquence du langage. C'est en ce sens qu'il construit son objet *a* comme relevant d'une « soustraction », d'un « prélèvement corporel », comme ce qui chute et cause le désir parce que cela rend compte de la négativation qui

⁹ C. MELMAN, *Clinique lacanienne n°19*, pp. 9-11.

doit marquer l'appétence pour que le désir puisse s'organiser en termes de signifiants.

Ce qu'il s'agit alors d'interroger, ce sont les conséquences cliniques de ce que j'identifie comme un affaiblissement, un estompement, voire un effacement de la façon dont se représente et donc aussi se transmet la négativation de jouissance qu'implique « la condition de parlêtre » simplement parce que ce qui en était hier l'agent, je dirais, « officiel » – à savoir le père – n'est plus vraiment opérant.

De plus, c'est Lacan lui-même qui nous précise qu'il est possible d'échapper aux contraintes de la structure langagière : ainsi, dans *Encore*, il énonce : « *Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction ; à laquelle ils peuvent faire défaut, les dits besoins s'entend* ». Les besoins peuvent donc éviter l'effet de la contamination par le langage, car Lacan ajoute : « *La jouissance dont dépend cette autre satisfaction, (c'est) celle dont se soutient le langage* ». Autrement dit, la jouissance que l'on a de parler prescrit, impose aux êtres humains une satisfaction qui leur est propre et dont ne disposent précisément pas les autres animaux. Mais il est néanmoins aussi possible d'y « faire défaut ».

J'avancerais que ce défaut peut relever, par exemple, du social quand il ne fait plus que valoriser le plus-de-jouir, ou lorsque qu'on est resté à « la jouissance de type organique » dont parle Melman. Ce qui se passe effectivement quand la mère ne fait que répondre au *besoin* de l'enfant, en ne traitant pas ledit besoin comme une *pulsion*. Autrement dit, quand elle ne prend plus à sa charge de mère, d'induire le deuil à faire de cette première relation. (Et il ne sera pas difficile de saisir que le contexte sociétal d'aujourd'hui, en valorisant le plus-de-jouir et en lui permettant de contourner la référence au principe paternel confondu avec le père, peut l'y inciter). C'est comme si, du fait que la mère ne faisant pas ce premier travail de deuil, s'inscrivait alors chez le sujet la trace de cette confusion. Or je postulerai que cette trace va alors se révéler active et exiger sans cesse son dû.

On peut donc bien percevoir que c'est en fonction de la manière dont s'inscrit la perte de jouissance commune entre la mère et l'enfant, que s'organise la modalité de satisfaction préférentielle du sujet. Celle entre autres qui présidera à sa vie intime car il est fréquent que pour ce qui est de la vie sociale ou professionnelle, ces sujets soient tout à fait capables de fonctionner selon la modalité langagière. Et que dans les cas où cette perte ne s'est pas suffisamment inscrite que pour être perçue et reconnue comme irréductible, le sujet reste tributaire de l'exigence ravageuse de cette satisfaction à la

prétention exorbitante. (Ce qui rejoint la production dans la course capitaliste au plus de jouir, dans ce que Lacan a appelé les *lathouses*)

Au mieux – au moins pire ! - en reste alors vivace la compétition intrapsychique¹⁰ entre la jouissance organique supposée saturante, dépendante d'un objet réel et la jouissance limitée dépendante d'une instance symbolique car passant par la médiation du langage.

N'est-ce pas ce tableau clinique qui se retrouve souvent aujourd'hui et qu'un collègue, Didier de Brouwer a joliment appelé une « génération d'enfants, d'hommes et de femmes, portés au quotidien par un désir essentiellement maternel ». Car que signifie et qu'implique de parler « d'un sujet porté au quotidien par un désir essentiellement maternel » ?

Précisément un désir qui n'a pas encore consenti à ce que cette perte s'inscrive pour lui – fut-ce seulement partiellement, comme par exemple seulement dans l'intime, soit là où le deux reprend la main -, qui l'a contournée, escamotée, qui maintient justement cette compétition entre jouissance organique et jouissance langagière, autrement dit encore, qui attend toujours la présence réelle d'un tiers pour pouvoir inscrire l'absence. Et c'est évidemment là que le social contemporain peut venir conforter cette façon de fonctionner en la redoublant en quelque sorte, puisque le statut qu'il donne à l'objet n'étant plus que marchand, il en devient de ce fait toujours

¹⁰ Une telle compétition doit être entendue dans la violence qu'elle peut entraîner pour les sujets qui n'ont pas vraiment encore choisi et qui se présente sous des scénarios apparemment très éloignés de ce dilemme. Ainsi ce patient, dans le trajet de sa cure, finit par décider et organiser sa séparation d'avec sa compagne, mais qui dans leur relation faisait la mère qui consoyait avec la jouissance perverse polymorphe de son inconscient et donc ne faisait que sustenter le petit garçon perpétué qu'il était partiellement – pour ce qui est de sa vie intime - resté. Au moment de la séparation effective, le désarroi qui l'envahit lorsqu'il se retrouve à devoir constater et supporter la douleur qu'il constate chez sa compagne et qu'elle s'arrange pour lui adresser très directement le sidère complètement et c'est alors dans un mouvement de devoir s'arracher à ce qu'il a de plus précieux qu'il se trouve comme contraint alors que ce n'est que la conséquence légitime de sa seule décision. En l'entendant, je me suis souvenu de ce film de Clint Eastwood, « Un monde parfait » (1963). Kevin Costner, y interprète le rôle d'un criminel, Butch Haynes, qui s'évade d'un pénitencier texan en compagnie de Terry Pugh. Pour assurer leur fuite, ils prennent en otage un petit garçon, Phillip Perry. Butch qui ne supporte plus la violence de son compagnon de cavale l'abat lorsque celui-ci veut abuser de l'enfant. Butch reste alors seul avec Phillip et une relation de confiance et d'amitié va s'instaurer entre eux deux. Poursuivi par un policier tenace (Clint Eastwood) ils n'en constituent pas moins un couple où le criminel fait l'éducation d'un jeune enfant privé d'enfance par une mère témoin de Jéhovah – il n'a le droit de célébrer ni sa fête, ni Noël, ni Halloween - et abandonné par son père. Comme l'a été Butch qui tisse avec Phillip qu'il considère comme son double un lien particulièrement intense. Le film sera le développement de cette rencontre jusqu'à l'épilogue : dans un champ, cerné par la police, le petit garçon ne sait plus s'il doit suivre cette nouvelle figure paternelle ou au contraire le tuer. La violence qu'il éprouve entre ses deux versions contradictoires est à la hauteur de la compétition dont nous parlons et ce sera en se faisant une atroce douleur, en devant s'arracher à cet ami dont il vient de faire la découverte dans leur périple commun, qu'il finira par tuer son nouveau père truand. La tension des dernières minutes du film est portée à son comble pour le spectateur qui peut ainsi le temps d'un scénario de film, percevoir de l'intérieur à quelles affres est laissé ce sujet pour qui est encore à l'œuvre la compétition entre les deux dites jouissances.]

accessible et occulte dès lors d'autant mieux la perte qui pourtant toujours le fonde.

Ceci se manifestera cliniquement au travers d'une adhésivité à la mère, ou mieux au maternel, mais aussi au narcissisme ; une intolérance à ce qui n'est pas réponse immédiate ; une addiction qui modèle alors toute relation à l'objet, quel qu'il soit ; une passion virulente de la demande dans le transfert ; une insatiable exigence, voire une quérulence revendicatrice ; une incapacité de construire du tiers hors la présence réelle de l'autre ; une impropriété corporelle ; une insuffisance, voire une absence d'individuation qui doit alors être assumée par le sujet à son seul corps défendant en réponse à ce que la génération d'avant s'est esquivée à force de ne vouloir plus être que présence (cfr. les *hikikomoris*) ; un excès de positivité allant jusqu'à l'infarcissement (burnout, TDAH, borderline)¹¹ ; une incapacité de tolérer la solitude coïncidant paradoxalement avec un esseulement ; une absence à soi-même pouvant aller jusqu'à la disparition programmée de soi comme riposte à la saturation et à l'abolition de la temporalité que celle-ci entraîne ... autrement dit un ensemble de traits que, personnellement, je désigne comme **clinique de l'incestuel** (dans le champ du singulier) ou **clinique du marécage** (dans le champ du collectif), toutes deux, attestant de ce que j'ai appelé par ailleurs la crise de l'humanisation que nous traversons.

Car devoir faire ce trajet de ses seules forces psychiques – auquel contraint l'idéologie illusoire de l'autonomie - hors l'appui sur la génération précédente¹², entraîne le sujet dans la confusion de qui commande, l'amène alors à pouvoir postposer le heurt avec l'impossible, entraînant de ce fait la récusation de toute responsabilité subjective.

Tout ceci renvoie non pas à représenter l'objet *a* dans le fantasme de la mère, ce qui est déjà dans le registre de la représentation, mais, comme l'écrit Lacan dans sa lettre à Jenny Aubry, à « réaliser » *la présence de l'objet a pour la mère*, ce que je propose d'entendre aujourd'hui comme un trait de structure présent chez tout sujet mais pouvant désormais se prolonger, voire se pérenniser (sans plus de contrainte au remaniement lié au principe paternel) alors qu'hier cette organisation était d'emblée remaniée du fait d'être subsumée par le lien au père.

¹¹ Je renvoie ici à l'œuvre du philosophe coréen professant en Allemagne, Byung-Chul-Han avec son ouvrage *Psychopolitique, le néolibéralisme et les nouvelles formes de pouvoir*, Circé, 2016.

¹² [Il est important de repérer que l'idéal d'autonomie actuellement en vogue est doublement une impasse : il s'inscrit en faux contre la prévalence du collectif sur les sujets et contre la prévalence de la génération d'avant sur celle qui suit.]

S'en suit également une collusion mère - enfant que les psys d'enfants nous disent constater de plus en plus souvent. Marika Bergès-Bounes nous en donnait récemment deux exemples éloquentes :

Ainsi ce garçon de 5 ans, insupportable à l'école, faisant des « crises », hurlant dès que la mère veut quitter la pièce, passe son temps à « tripoter » son corps, ses seins, à la déchausser pour caresser ses pieds, à vider son sac pour enregistrer, surveiller les objets qu'il contient : « ma maman, elle est que à moi, j'adore qu'elle m'occupe de moi ! tu te souviens quand j'étais dans ton ventre, y'avait un toboggan, j'avais un trampoline ! Je sautais et je me roulais partout ! c'était bien ! Comment c'était quand je suis sorti de ton ventre ? Comment j'étais ? ». Et de ramener actuellement en séance les pyjamas de sa naissance, ses premières photos dans les bras de sa mère, son bonnet de naissance...

Ou ce garçon de 4 ans et demi débordant ses parents par son refus des règles : en consultation, sur les genoux de la mère, il fouille ses seins, des deux mains, prend son visage entre ses mains pour l'obliger à le regarder, l'embrasse sur la bouche en lui interdisant de parler : « mon corps, dit la mère, c'est sa propriété, il me séquestre. Jusqu'à 3 ans, il était toujours avec moi, sur mon corps, je le portais, je n'ai jamais eu de landau ni de poussette, je le portais, d'abord dans un foulard, puis dans un porte-bébé, puis dans le dos jusqu'à 3 ans... il était toujours avec moi, contre moi, même la nuit parce que c'était la fin du monde si je n'étais pas là... je le portais tout le temps... ». Toujours ce terme « porter » dans le sens d'une gestation extérieure en quelque sorte, qui n'en finit pas. Dans les deux cas, la mère laisse faire l'enfant en séance et exhibe ainsi son garçon séduit et séducteur.¹³

Et l'auteure terminait son intervention en précisant : *Il est extrêmement difficile pour un psychanalyste de prendre une place dans cette économie de jouissance fermée, dans cette logique de complétude (d'inceste ?) où le pouvoir et le savoir absolus de la mère et la soumission, la servitude des enfants ne peuvent qu'être difficilement entamés.*

Ou plus prosaïquement, une façon de devoir convoquer chez l'analyste un « savoir y faire » avec le maternel. A titre d'exemple, je ramènerais cette séquence de la cure de Julie : elle dit qu'elle devait comme être le témoin de la réussite de sa mère. En ayant en tête ce dont elle me parle dans ses séances, je pense qu'il serait sans doute plus juste de dire qu'elle devait être la réussite de sa mère et je lui signifie que cela ne désigne pas la même chose. Elle s'interroge. D'abord elle ne comprend pas la nuance que j'essaie de la lui faire percevoir, elle me demande d'explicitier, ce que je fais en lui signifiant que d'un côté il y a une tiercélsation déjà présente, de l'autre c'est comme si elle était le corps de l'autre. Elle entérine alors la différence et ajoute à la séance suivante : peut-être que mon père a senti qu'il ne pouvait pas lui enlever cela : du coup la

¹³ M. BERGES-BOUNES, *La mère entre possible et impossible*, intervention aux journées de Bruxelles, mai 2016, Que porte une mère aujourd'hui ? inédit.

fonction de l'instance séparatrice, mon père ne pouvait pas la tenir, cela a été fait par vous pour la première fois. Elle enchaîne en disant penser beaucoup à la question du corps : l'indifférenciation d'avec sa mère : *je n'ai jamais eu de vêtements qui m'étaient propres. Quelque part, je me sens honteuse de ne pas m'être fait respecter. J'utilisais ce corps que je ne possédais pas vraiment.*

Tout ceci nous contraint dès lors de

1. Lire chez de très nombreux sujets les désarrois de ce que la transmission de la castration par le père freudien a cessé d'opérer.
2. De prendre acte de ce que l'invention de Lacan (l'objet a) permet de récuser le caractère mythique de l'Œdipe et ainsi de pouvoir se passer du Nom-du-Père.
3. De penser un *au-delà de l'Œdipe* non pour annuler ce dernier, mais pour le relativiser, afin de pouvoir faire face à ce qui est train de se passer concrètement et ne pas se laisser enfermer dans la version freudienne du Père et dans les impasses de son déclin alors décliniste.
4. De maintenir opérant le discernement entre père et « principe paternel » (plutôt que rôle ou fonction, tous les deux très proches aujourd'hui de ce que Lacan a désigné sous le terme de « nommé à »). Ce « principe paternel » implique une *violence instituante*, exige la reconnaissance de la place logique de l'exception, qui ne peut se satisfaire d'une fonction à laquelle quelqu'un serait nommé car le « nommé à » *objecte à ce que prendre la fonction relève de l'acte qui la fonde* (M. J. Sauret).
6. De devoir lire certains faits cliniques à partir du maintien de la compétition intrapsychique entre ces jouissances. (« jouissance de type organique » et jouissance langagière).
7. De devoir penser comment permettre à ces sujets de s'individuer, l'individuation étant aujourd'hui dans ces cas à prendre en compte comme un processus aussi crucial que ne l'était hier le processus œdipien, autrement dit, de faire de *l'absentisation de la présence de l'analyste* (Fedida), le cœur du dispositif analytique lui-même; de prendre acte de la possibilité du matricide comme fantasme structurant (Michèle Gastambide); d'aider ces sujets à « (re)prendre langue » (Edwige Encaoua), grâce au transfert, avec le maternel en eux, de penser d'abord à constituer un lieu pour que la subjectivité puisse

s'écrire (Eva Marie Golder). Aussi amener ces patients à « se prendre les pieds dans le tapis de la parole ».

8. De penser ce que ceci implique autant pour le maniement du transfert que pour « le désir de l'analyste » qui ont à se réorganiser autour de comment « Penser aujourd'hui la présence de l'analyste »

- Présence de l'absence d'emblée instituée dans « l'esprit du temps » du monde d'hier même si celui-ci est en déclin (Freud)
- Présence dans l'absence (Lacan)
- Ne sommes-nous pas contraints de devoir aller jusqu'à soutenir désormais « l'absence dans la présence » pour permettre au sujet qui n'a pas pu l'élaborer psychiquement, d'inscrire précisément
- l'absence de la présence, autrement dit de re-actualiser la nécessité de la « négativation de la jouissance » et la promesse qu'elle contient.

A cet égard, je citerai volontiers quelques extraits du livre de Nicole Malinconi, *Séparation*,¹⁴ qui fait bien entendre le changement que cela amène dans la façon dont l'analyste va se faire présent au travail de la cure.

En parlant de sa troisième psychanalyste, une femme, qui la recevait en face à face, l'auteure précise d'emblée :

Curieux face à face, cependant, que celui où le regard de l'autre ne semble pas observer votre apparence ni même la remarquer, comme indifférent à celle-ci, juste attentif à votre seul visage en train de parler ou de se taire, comme si la raison de sa vigilance était cela, exclusivement, le travail de dire. Une fois la séance levée, son regard reprenait sa mouvance, il me quittait.

Le mien, pendant ce temps-là, s'était tour à tour accroché au sien, l'avait questionnée en silence ; il s'était détourné souvent, tandis que je parlais ; s'était parfois enfui du face à face ; l'avait scrutée à la dérobée, elle, son apparence, son habillement ; le regard avait quémanté ; s'était lié à elle ; s'était comme permis tout ce qui relevait de ses possibilités de regard ; mais chaque fois qu'il était revenu au sien, imperturbablement dirigé vers moi, j'avais la certitude que, de son côté, elle ne démordait pas de ce pour quoi elle était là, que pendant tout le temps réservé au travail de parler, elle demeurait.

Le regard servait donc les mots. Tout le corps n'était présent que pour la recherche des mots, eux qui aussitôt dits me faisaient me distancier d'elle ou, pour le moins, commencer à considérer mon penchant pour la symbiose. (Etrange, tout de même, de perdre quelque chose en le disant, même lorsqu'on dit que l'on y est attaché. Je ne m'y ferai peut-être jamais).

¹⁴ N. MALINCONI, *Séparation*, Les liens qui libèrent, 2013.

Ainsi, cette si grande présence portait en elle-même son absence ; les longs entretiens face à face faisaient se séparer aussitôt qu'ils attachaient. Disons qu'ils attachaient d'abord, mais ne vous laissaient pas dans l'illusion de cet attachement-là.

Ou encore beaucoup plus loin dans son récit :

L'absence au cœur de la plus grande présence, je l'avais éprouvée chez la psychanalyste ; comparé à mes expériences précédentes, cela m'avait étonnée, dès la première rencontre ; c'était une présence comme une décision, appelant et requérant, en face, la décision d'un travail, me donnant pour la première fois la certitude quasi matérielle qu'elle était là pour accompagner le travail et que celui-ci avait pris dès le début un tour nouveau pour moi.

Et pour terminer ces citations très éloquentes, une comparaison entre deux façons d'être présent comme analyste qui mérite d'être prise en compte : *Le psychanalyste silencieux, lui, s'était préalablement tenu à distance ; il avait plutôt fait entendre l'absence malgré la présence, au point qu'on aurait dit la présence accessoire ; c'en était comme si la séparation devait déjà être advenue : d'avec lui et d'avec le collage qui entravait l'existence. Dans ce cas, il n'avait pas à vous accompagner dans les limbes, il était juste disposé à vous entendre si vous parliez, mais n'allait pas vous relancer ; et si vous dériviez, il vous laisserait dériver sans broncher, comme dans l'attente que vous trouviez vous-même de quoi vous reprendre et que vous le décidiez. Ou peut-être même sans l'attendre, rien qu'en étant là, silencieusement présent. Car, peut-être était-il sous-entendu pour lui que chacun peut décider de se reprendre ou non, même de la pire glu. Pourtant, lorsqu'on est englué au point d'ignorer soi-même l'engluement où l'on est pris, comment décider de s'en extraire sans une secousse venant du dehors, venant de l'autre, qui vous réveille de la léthargie, qui vous sorte du milieu où vous êtes enlisé et vous mette en mouvement pour vous en sépare.*

Tout ceci pourrait n'apparaître que comme des inflexions de la technique corrélée à la clinique contemporaine, mais ce serait ne pas prendre en compte que, dans la société qui est la nôtre aujourd'hui, après *le discours du Maître (qui) a vécu pendant des siècles d'une façon profitable pour tout le monde*, c'est le discours du capitalisme qui désormais prévaut qui, lui, *se distingue par le rejet, la forclusion de la castration*¹⁵ autrement dit qui ne fait pas lien social puisqu'en abrasant les disparités et en escamotant l'impossible, il fait disparaître la distinction des places d'où ça commande et d'où quelque chose est produit. A tel point que l'on est en droit de se demander si l'actualité ne nous démontre pas à quel point ce pseudo-discours a contaminé nos existences au point, par exemple, de ne plus savoir dans notre société qui commande : les parents ou les enfants, les enseignants ou les élèves, les politiques ou l'opinion...

Autrement dit encore, ce pseudo-discours - et pseudo lien social - fait justement disparaître au niveau du collectif les paroles qui disent la

¹⁵ J. LACAN, Le savoir du psychanalyste, version ALI, pp. 48-49.

négativation de jouissance. La « *montée au zénith social de l'objet a* » (*Radiophonie*) a changé la donne : la perte n'est plus d'emblée inscrite au programme comme elle l'était au temps d'avant le développement de la science. Le réel a été déplacé du fait *qu'avec le capitalisme, tous les objets produits sont désormais des objets marchands, même ceux que l'on a pu longtemps considérer comme les produits des plus hautes sublimations de la culture, de l'art, de la religion, de la mise au point des valeurs séculaires* (C. Soler). L'arme dont le sujet dispose ainsi a pour effet de rendre possible tant que faire se peut, voire même inciter, à la récusation de ladite négativation ; il s'enferme alors dans un piège où, se croyant libre et ouvert à tous les possibles, il n'aura de cesse que de s'addicter à l'objet pour se consoler de la solitude inéluctable qu'il ne pourra pourtant jamais qu'estomper sans pour autant arriver à l'effacer complètement.

Moyennant quoi, ce sujet produit du capitalisme pourra ne plus s'affronter ni à l'angoisse, ni à la castration ; il pourra même se voir d'un seul sexe, comme s'il régressait en deçà de la découverte possible de l'existence de l'altérité sexuée, conforté en cela par exemple par le discours sur le genre.

La question se pose alors de savoir s'il n'est pas plus que jamais nécessaire de penser comment le discours du capitalisme – le néolibéralisme - atteint ainsi la construction des constitutions subjectives pour pouvoir penser une quelconque efficacité à objecter à ses effets délétères.

A cet égard, je terminerai par lire cette réponse de Lacan faite en 1973 sur les ondes de *France Culture* à l'occasion du congrès de l'IPA auquel il n'était évidemment pas invité : « *Le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. On ne s'en est pas encore aperçu et c'est heureux parce que dans l'état d'insuffisance et de confusion où sont les analystes le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus. Pauvres analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d'être ce qu'ils doivent être : compensatoires*¹⁶.. ». Compensatoires ! Le mot ne laisse pas d'ambiguïté sur la tâche à accomplir et mérite d'être souligné.

¹⁶ . J. LACAN, Déclaration à France-Culture, juillet 1973, in *Bulletin de l'Association Freudienne*, n°43, juin 1991, p. 4.